

Souvenirs de Chasses

A travers le Continent Noir et à Madagascar

(1921-1923)

PAR

Géo FAVAREL

Administrateur des Colonies en retraite à Uzerche (Corrèze).



Miscellanea Entomologica, vol. XXXVI, XXXVII, XXXVIII, 1935-1937.

Direction : Prof. E. BARTHE,
Castanet Tolosan (Haute Garonne).

Souvenirs de chasses à travers le continent noir.

I. Afrique Équatoriale. — Gabon.

par Géo FAVAREL (1).

Libreville (Gabon), septembre 1914.

Surpris par la guerre, nous ne pouvons, pour l'instant, fautes de munitions suffisantes, prendre l'offensive contre la colonie allemande du Cameroun, dont la frontière est seulement à quelques heures de marche de Libreville.

Nous sommes, cependant, si les renseignements de nos émissaires sont exacts, sous la menace d'un investissement ennemi par terre et d'un débarquement par mer. Nous nous organisons : des tranchées, repères et gîtes, sont creusées, installés, édifiés. Il faudra tenir jusqu'au bout, avant de songer, éventuellement, à une évacuation vers l'intérieur.

L'heure est grave ; nos matinées sont en partie remplies par des exercices militaires. Il est 9 heures, les tirs à la cible sont terminés. Je troque volontiers mes armes contre un objet plus pacifique : un filet à papillons et vais rejoindre mes chasseurs indigènes dans la forêt de Sibangue, à quelques kilomètres à l'est de ma résidence.

Nous sommes vers la fin de la saison sèche ; le ciel à cette époque est voilé ; la température à cette heure doit être + 24°.

De la forêt se dégage une sorte de brume épaisse et ouatée qui, s'élevant, obscurcit le soleil et tamise la lumière : atmosphère de serre chaude, si favorable au développement de la végétation qui pousse avec une folle exhubérance !...

Le chemin que je parcours est une piste herbacée de quatre mètres de large environ. De-ci, de là, la route est obstruée par des arbres abattus ou déracinés, riches, sous leurs écorces, en Curculionides, Ténébrionides, Bostrichides.

A droite et à gauche, l'immense forêt équatoriale, dense, touffue, monotone, impressionnante et mystérieuse.

Sous celle-ci règne un grand silence et une demi-obscurité.

La végétation est intense ; les lianes s'enchevêtrent et serpentent, se hâtant, bien vite, de pousser, afin que leur tête puisse voir et respirer... Les essences plus faibles s'accrochent aux plus fortes et s'en servent pour grimper ; dans les cavités des vieux arbres, chargées d'humus, végètent les orchidées rares...

Les arbres ont l'allure d'immenses colonnes qui supportent une jungle de verdure aérienne, où toute une vie court, s'agite, vole, joue, somnole ou dort à 40 mètres de hauteur !...

En effet, et contrairement aux suppositions de certains naturalistes, aucun animal, aucun insecte, ne vivent en forêt équatoriale. Mais tout un

(1) M. FAVAREL, Administrateur des Colonies, a bien voulu nous réserver ces intéressants souvenirs de chasses, qui seront très certainement appréciés de nos lecteurs et que nous publierons avec pagination suivie.

monde merveilleux se meut au-dessus, sur cette mer de verdure et de fleurs, ainsi qu'à l'orée de cette même forêt.

Je retrouve enfin mes chasseurs qui ont exploré le sentier ; je commente leurs chasses et les envoie plus en avant à la recherche de Lucanides : *Metopodontus Savagei* abondant à cette époque sur une certaine essence, et je demeure seul.

Débouchant, peu après, dans une sorte de clairière, les arbres de la forêt ayant été abattus, afin d'y créer des plantations, j'aperçois, en plein vol, divers Cétonides, dont *Chelorrhina Savagei* et *Eudicella frontalis* qui vont se poser sur un arbre à une courte distance de là.

Je m'approche et reconnais l'essence pour y avoir capturé, déjà, quelques Cétonides.

C'est un arbuste, sorte de sureau dépourvu de feuilles à cette époque. Son tronc a 0 m. 60 de diamètre environ, sa hauteur n'atteignant guère plus de 1 m. 90 ; de longs rameaux horizontaux s'étendent en parasol.

J'aperçois, à première vue, une bonne douzaine de *Chelorrhina Savagei* Hr., des *Megalorrhina Harrisii* Wst., des *Eudicella frontalis* Wst., des *Dicranorrhina micans*, des *Cœlorrhina aurata* Wst., *Hornimanni* Bt. et autres Cétonides.

Jamais, de ma vie d'entomologiste, j'en ai vu autant de jolies bêtes réunies ! Je n'ose tenter l'assaut avec mon filet et je rampe pour aller m'accroupir, bien doucement, au pied de l'arbuste.

Vêtu d'un costume kaki, casque recouvert de même toile, j'ai à peine effarouché mes jolies bêtes.

En cette posture, champ d'observation excellent, je vais pouvoir, tout à mon aise, les contempler et assister à leurs évolutions.

De l'arbuste aux érosions multiples, mais fines, suinte un latex d'un blanc sale, laiteux, très sucré.

Les *Megalorrhina* et les *Eudicella*, ainsi que d'autres Cétonides plus petits, sont très absorbés et se repaissent de ce savoureux nectar.

Par contre, les *Chelorrhina Savagei*, les mâles seulement, semblent fort agités. J'en compte une vingtaine.

Que se passe-t-il donc ? Pourquoi cette réunion inusitée en pareil lieu ? Ce grand conseil ? Cet affairement ?

Je veux le savoir. Tous ces insecte évoluent sur les rameaux dépourvus d'aspérités ; leur démarche, quoique assurée, est saccadée et automatique ; les femelles ne bougent guère et semblent absorbées en méditations... Mais les mâles, vont, viennent, virevoltent, puis s'arrêtent devant les femelles, qui paraissent troublées par leurs compagnons plus forts, mieux charpentés, plus beaux...

Certains mâles, d'une glissade rapide d'ailes, s'envolent, font un léger tour à la ronde, marquant ainsi une certaine indécision ; puis reviennent quelques instants après. Ce manège se poursuit ; je demeure figé, tel un roc !

Enfin, et j'ai du mal, tout d'abord, à en croire mes yeux, j'aperçois un mâle, qui, après avoir paradé devant une femelle, laquelle semble, cette

fois, conquise en se dandinant, je vois un mâle, dis-je, face à face avec la femelle, qui, d'une patte de sa première paire, tantôt la droite, tantôt la gauche, caresse, doucement, le thorax de la conjointe choisie et élue ! Cela dure bien quelques minutes ; puis le mâle, cessant ses caresses, se cabre et l'accouplement a lieu...

Ai je bien vu ? J'aperçois un autre couple qui procède de manière semblable, puis un troisième, un quatrième, un cinquième ! Je n'ai pas rêvé.

Je viens de surprendre le grand mystère de la procréation, le grand jour des noces de *Chelorrhina Savagei*, soirée d'amour qui précèdera, de peu, hélas, la mort !

Je demeure troublé de ces étranges observations, cependant que la faim me tenaille ; il est, à ma montre, 3 h. 1/2 ; j'ai ainsi passé près de quatre heures auprès de ces jolies bêtes. . heures qui n'ont, pour moi, duré que quelques instants...

Tout pensif, les jambes engourdis, je hèle mes chasseurs avec ma corne d'appel et, après un frugal repas, nous rejoignons Libreville.

Les flacons débordent de Cétonides : *Chelorrhina*, *Megalorrhina* et *Eudicella* sont les espèces dominantes sur 145 individus.

C'est, certes !, une très fructueuse journée de chasse, la meilleure sans doute, mais, qui mieux est, j'ai soulevé un voile sur les mœurs de *Chelorrhina Savagei* et j'en suis heureux.

II. Lambaréné (Ogooué, Gabon). Novembre 1917.

Voilà déjà plus d'une année, que le gouvernement de l'importante division administrative de Lambaréné, m'a été confié.

C'est un très vaste territoire en pleine région forestière et en pays pahouin, recouvert, en toute son étendue, par l'immense forêt équatoriale. Celle-ci est traversée sur une centaine de kilomètres, par le fleuve Ogooué, sillonnée par de très nombreuses rivières et baignée par de très grands lacs.

Seules quelques vastes plaines herbacées se sont constituées sur l'emplacement d'anciens lacs, desséchés depuis des siècles, où paissent agréablement bœufs sauvages, éléphants en troupeaux ou solitaires, antilopes, gazelles.

Bien que ma résidence soit très confortable, judicieusement perchée sur une éminence, d'où je domine, à la fois, le cours majestueux du fleuve et l'embouchure de la rivière N' Gounié, mes séjours au poste sont l'exception, car je demeure en tournée administrative quinze à vingt jours par mois.

J'attache en effet le plus grand intérêt à maintenir le contact le plus étroit avec mes administrés : m'occuper, à pied d'œuvre, de leurs affaires, les conseiller, les éclairer, les guider, rendre la justice, m'efforcer de comprendre leur âme primitive, mais saine, et enfin leur prêcher, en de longues palabres, une religion méconnue d'eux : celle du travail, du travail régénérateur.

J'ai l'intime conviction d'avoir réussi. En effet, les indigènes qui, à l'origine, faisaient le vide à mon approche, s'enfuyant dans la forêt ou dans leurs lointaines plantations, viennent maintenant m'accueillir quand ils connaissent ma venue ; car, souvent, j'arrive inopinément chez eux.

Pour voyager dans cette région équatoriale, les seules voies, à la fois praticables et relativement confortables, sont les cours d'eau.

Ces déplacements s'effectuent en pirogue, à travers le fleuve Ogooué, les grands lacs, rivières et arroyos, qui forment un important réseau de voies flottables.

Mais j'ai banni cette vieille habitude et, à moins d'impossibilité absolue, c'est toujours à pied et à travers la forêt que j'effectue mes tournées. De petites pistes, ne permettant la marche qu'en file indienne, se poursuivent et se déroulent en zigzags, tels de longs serpents, pour s'arrêter brusquement devant une rivière ou un ruisseau aux eaux peu profondes, dont il convient de remonter le cours, avec de l'eau parfois jusqu'à mi-corps, sur plusieurs centaines de mètres, pour retrouver la piste suivante.

Je puis ainsi visiter les vil ages méconnus de l'hinterland, me rendre compte de l'état des plantations vivrières indigènes, me livrer à diverses études et prospections et enfin faire à l'orée de la forêt, dans les plantations ou dans les plaines traversées, d'abondantes récoltes en bestioles, secondé que je suis par une demi-douzaine de chasseurs d'insectes, qui font toujours partie de ma caravane...

Aujourd'hui, le courrier mensuel est arrivé au poste. Outre les nouvelles d'Europe, circulaires et correspondances administratives, je reçois une lettre personnelle de l'autorité supérieure. On a appris au chef-lieu, par la rumeur indigène, mes nombreuses tournées à pied, parfois longues et rudes... Je suis félicité pour les résultats excellents que j'obtiens par mon administration à la fois ferme, bienveillante et paternelle, dit le papier, mais je suis mis en garde au sujet de ma santé, qui ne peut que périliter bien vite et s'ébranler sérieusement, avec l'activité débordante que je déploie à courir la brousse !

Certains de mes prédécesseurs ont dû être stimulés pour sortir un peu du poste... et abandonner le confort de la résidence ; quant à moi, mon activité est dangereuse pour ma santé, bien que je sois habitué, depuis de longues années, au climat de ces régions... C'est drôle !

Il est près d'une heure de l'après-midi ; la saison des pluies a commencé il y a plus d'un mois, le temps est lourd, mais le ciel est dépourvu de nuages ; le thermomètre, sous ma véranda, accuse + 35° ; j'ai terminé mon repas et, tout en songeant à la lettre reçue et à la réponse amusante que je me propose de faire, je vais rejoindre mon " perchoir ".

On sait déjà que l'intérieur de la forêt, très dense et fort humide, ne contient point d'insectes et n'abrite pas d'animaux, alors que tout un monde se meut au-dessus de celle-ci, véritable mer de verdure d'où émergent, en certains endroits, des rameaux de fruits ou des branchages en fleurs...

J'ai donc installé, près de mon poste, à quelque 600 mètres à l'ouest de

ma résidence, au-dessus de la forêt, une plate-forme que je désigne sous le nom de « perchoir ». C'en est un, en effet, un véritable perchoir !

Pour l'édifier et le mettre en place, je me suis adjoint un équarrisseur de pirogues.

Nous avons choisi, ensemble, un gros arbre que les pahouins désignent sous le nom de « bilinga ». Il doit atteindre, à hauteur d'homme, cinq mètres de diamètre environ. Après avoir élagué tous les branchages et aspérités du tronc, la plate-forme a été construite à l'aide de planches bien assemblées et renforcées, puis montée à l'aide de lianes et, enfin, posée à vingt-huit ou trente mètres du sol, bien juxtaposée sur les branches supérieures de l'arbre et clouée sur celles-ci. Sa surface doit être de trois mètres carrés environ.

Pour y accéder, de grands clous galvanisés de vingt-cinq centimètres de long et de deux centimètres d'épaisseur (identiques à ceux employés, ici, pour la construction des radeaux de bois en vue de leur acheminement vers la côte) ont été posés sur tout le pourtour de l'arbre, à trente centimètres environ l'un de l'autre et en position ascensionnelle. Une rambarde en fibres de lianes, attachée à l'extrémité de chaque clou, fait office de main courante et donne l'illusion d'un vague escalier en colimaçon.

Au surplus trois fortes cordes de lianes, dont l'une à nœuds, sont fixées au sommet de l'arbre dans les branches supérieures et pendent, le long du tronc, jusqu'à un mètre cinquante du sol ; on peut éventuellement s'y agripper en cas de faux-pas possibles. Quant à la corde à nœuds, elle permettra la descente.

L'accès n'est pas si malaisé qu'on pourrait le croire. J'y grimpe allègrement et une fois arrivé m'y trouve fort à l'aise. Suprême confort, j'ai même, là-haut, sur mon « perchoir » une chaise pliante en bois, recouverte de toile, assez basse, très stable. Je puis ainsi, sans fatigue, scruter l'horizon et attendre d'avoir à ma portée d'intéressantes bestioles pour les capturer. Je domine la mer de verdure ; des jumelles, si besoin est, me fixent les détails.

Ici, à ma droite, deux singes, tout somnolents, dont les têtes émergent ; à ma gauche, un Toucan dévore les fruits d'un arbre ; plus loin, devant moi, un serpent, dont j'aperçois, seulement, la partie dorsale, prend son bain de soleil, ou soigne ses rhumatismes ; un *Drwrya Antimachus*, aux longues ailes, me frôle.

Au dessus de moi passe un vol lourd de perroquets gris à queue rouge. Le silence est brusquement rompu par les cris stridents de l'oiseau-trompette, tandis que volent autour de moi, un Foliotocole et des Colibris aux rutilants plumages.

Si j'ai choisi cette heure (1 h. de l'après midi) pour mes exploits entomologiques, alors qu'à ce moment de la journée, européens et indigènes, résidant sous l'équateur, font la sieste (sommolence à laquelle je ne me livre que rarement), c'est que je veux compléter mes captures en Cétonides et Buprestides. Or, ces insectes affectionnent les heures les plus chaudes pour leurs vols rapides.

Muni d'un filet à papillons à poche dite « à ressort », à canne « télesco-

pique » en deux morceaux, grand modèle (système DEYROLLE), mon champ d'action est relativement vaste.

Écartant ma chaise, que je plie et pousse à une extrémité de la plate-forme, je peux me mouvoir en tous sens, tourner, virer et manier mon filet avec la plus grande facilité.

Soit en plein vol, soit sur des bouquets d'arbres en fleurs, j'ai déjà capturé ainsi, du haut de mon « perchoir », les espèces suivantes :

En Buprestides : *Chryaspis aurata*, *Welstitschi*; *Steraspis nigriventris*, *Le Moulti*; *Sphenoptera inclinata*, *fulgens*, *remota*; de nombreux *Psiloptera* et *Belionota*.

En Cétonides : *Eudicella Grallei*, *frontalis*; *Cælorrhina loricata*; *Chelorrhina Savagei*; *Stephanorrhina guttata*; *Neptunides Stanleyi*; *Gnathocera hyacinthina*, *impressa*, *trivittata*; de nombreuses espèces de *Pachnoda*, *Diplognatha*, *Smaragdesthes*.

Aujourd'hui je capture quelques Cétonides et Buprestides, rien de saillant, toutefois; je manque un *Papilio Zalmoxis* au vol très rapide; mais c'est, par contre, tout particulièrement, la journée des Longicornes, insectes très frais et d'éclosion toute récente que je détermine facilement au fur et à mesure des prises :

Sternotomis mirabilis, *imperialis*, *regalis*, *Targovei*; *Phosphorus gabonator*; *Xystrocera negrita*, *fulgens*; *Callichroma gabonicum*, *afrum*.

Enfin je prends, à la main, à l'une des extrémités de la plate-forme, sur une branche qui émerge, cinq exemplaires de *Metopodontus Savagei* et *Mellyi*.

Il va être 3 heures. Je me débarrasse de mon filet et de ma gibecière, que j'envoie doucement à terre à l'aide d'une ficelle, puis, m'agrippant à la corde à nœuds, tel un jeune gorille, j'ai vite fait d'atteindre le sol pour regagner mon bureau, où la besogne ne manque guère : rapports, relevés d'itinéraires, etc., mais c'est tout en premier lieu que je réponds à la lettre personnelle et fort amicale d'ailleurs, de mon chef. Je l'assure de ma santé parfaite, laquelle ne peut, précisément, se maintenir que par la vie active que je déploie au milieu des populations pahouines, dont je comprends un peu l'âme, et que j'aime profondément.

III. Lac Zonangué. Janvier 1918.

Soit du haut de ma plate-forme, soit à la lisière de la forêt, soit encore dans les grandes plaines herbacées où, de-ci de là, végètent quelques arbres, parmi lesquels diverses essences de palmiers, je n'ai jamais rencontré de Goliathides... Cependant, ces insectes ne sont pas rares dans cette région, puisque j'ai reçu, de divers points de mon territoire, sans indication toutefois sur leur habitat, ceux-ci ayant été ramassés à terre sur les bords de l'Ogooué ou de ses affluents, un certain nombre de *Goliathus giganteus*, des mâles pour la plupart.

Je suis, actuellement, en tournée et j'ai poussé celle-ci vers les limites sud-est de ma subdivision.

Après avoir séjourné dans les villages du lac Ezanga, puis dans ceux du lac Oguemwé, je rejoins le lac Zonangué. Ces trois grands lacs de l'Ogooué communiquent l'un avec l'autre, par des chenaux hérissés de petits rapides.

Depuis mon arrivée, à pied, dans une crique du lac Ezanga, c'est, obligatoirement, en pirogue que je suis contraint d'effectuer ce déplacement ; les villages étant, tous, édifiés en bordure, sur le pourtour des lacs. J'occupe une pirogue de sept mètres de long et d'un peu moins d'un mètre de large, montée par douze pagayeurs et un barreur ; une chaise pliante me sert de siège ; mon secrétaire indigène, mon interprète pahouin et ANGO, mon fidèle boy, sont à bord ainsi que mes bagages : tente, matériel de campement, table démontable, bibliothèque administrative, dossiers, objets de popote, vivres. Sur une seconde pirogue se trouvent les miliciens, mes chasseurs d'insectes et quelques autochtones, heureux de se joindre à nous pour aller visiter parents et amis des villages du grand lac. Il est 4 heures de l'après-midi ; nous sommes en route depuis 2 heures

Le ciel s'est obscurci, l'orage gronde dans le lointain, la chaleur est accablante ; pas un souffle d'air, calme plat absolu, signes précurseurs de la tornade qui ne saurait tarder à éclater.

Les pagaies fendent l'eau, les piroguiers chantent en se dandinant : mélodie à la fois douce et monotone, où les esprits du lac sont implorés... Nous filons dru ! De temps à autre, brusquement, sur un signe du barreur, sans que la pirogue oscille le moins du monde, les six pagayeurs de babord passent à tribord et ceux de tribord à babord, alternant, ainsi, la position des mains sur la pagaie, ce qui leur donne plus de force. Il importe, en effet, de se hâter pour ne pas être pris dans la tornade et atteindre l'extrémité du lac, où nous devons nous rendre, avant que celle-ci n'éclate... Mais nous n'avons pas le temps de franchir l'espace, soit un peu moins d'un mille, qui nous sépare de notre point de débarquement.

Des éclairs jaillissent, le ciel s'embrase, le tonnerre gronde, la foudre tombe, la tornade est là... Au calme plat succède un vent d'une violence inouïe. Le lac se « fâche » comme disent les indigènes ; de grosses vagues se forment, l'orage est déclenché et une pluie diluvienne s'abat, tandis que nous voguons par quinze mètres de fond !

En pareil cas, et afin d'éviter que la pirogue ne sombre, il n'y a qu'une solution : stopper, se mettre à l'eau et maintenir l'embarcation par les mains. Huit indigènes maintiennent celle-ci à babord et huit à tribord. Je demeure seul dans la pirogue, écopant avec une calebasse, car les lames déferlent et la pluie inonde.

C'est en véritable tempête que le vent souffle ; de la terre, arrive, jusqu'à nous, en effluves, une odeur âcre et forte, provoquée par l'assèchement du sol, brusquement détrempé.

Des branchages, des rameaux de feuilles, des cîmes de palmiers étêtées et arrachées par le vent, s'abattent non loin de nous. A quelques mètres, balancées par les vagues et flottant sur l'eau, j'aperçois de petites masses blanches et noires. Que peuvent bien être ces fruits ou graines étranges ?

La tornade redoublant de violence, j'estime le moment inopportun pour poser la question aux indigènes et puis... il faut continuer à écoper.

La seconde pirogue se trouve près de la nôtre, mais, allégée de tout fardeau, elle est plus commodément maintenue et, quand bien même elle chavirerait, elle ne coulerait point.

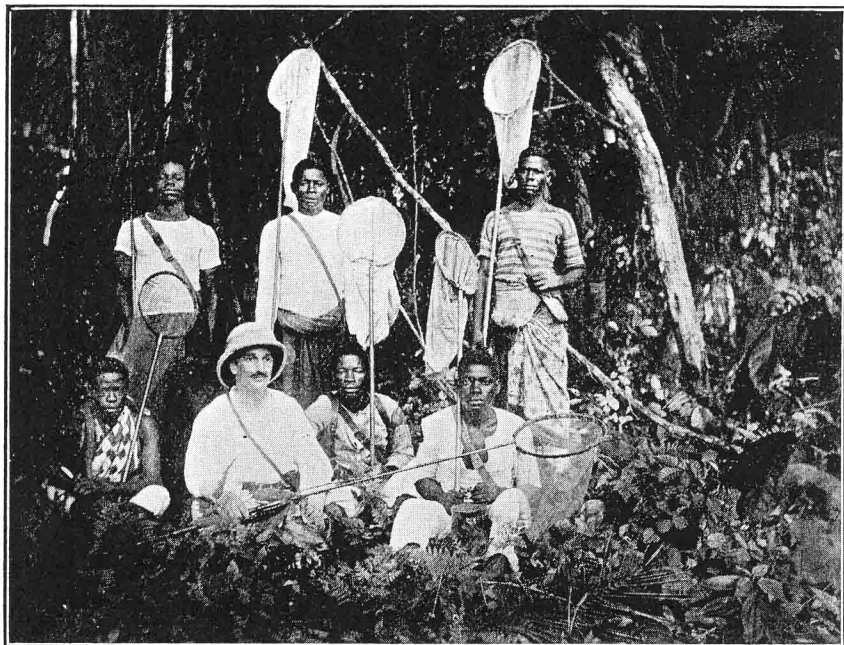
Mes gens sont exténués ; ils doivent à certains moments peser de tout leur poids sur ma pirogue qui roule et tangue furieusement... Je les encourage et, retirant d'une cantine de vivres une bouteille de tafia, la seule emportée pour une longue tournée, je ravigote chacun d'une bonne rasade.

Enfin, un peu après 5 heures, l'orage s'éloigne, le vent cesse, les vagues houleuses du lac se calment ; nous pouvons reprendre notre route. Je m'enquiers, alors, de ce que sont ces graines ou fruits qui ont été amenés jusque là par la tornade et dont la forme étrange m'intrigue. On ne peut me donner des précisions... Mais nous passons justement à portée d'une de ces petites masses blanches et noires. Un pagayeur en saisit une : Oh ! surprise ! C'est un splendide *Goliathus giganteus* mâle...

Bien que nous ayons tous hâte de rejoindre le débarcadère du village pour nous sécher près d'un bon feu, nous ralentissons notre marche et examinons tous les débris végétaux qui jonchent la partie du lac où nous nous trouvons, parmi lesquels les cimes de palmiers dominant. Agrippés à ces dernières ou s'étant détachés sous l'action des vagues, flottant sur l'eau, nous recueillons, ainsi, en un quart d'heure environ, trente-deux *Goliathus giganteus*. Chose étrange, ce sont tous des mâles !... Pourquoi ? Exténué, certes ! comme tous mes gens, mais combien heureux de cette aubaine, je gagne avec eux le village au centre duquel un grand feu a été déjà préparé à notre intention. Tous réunis autour de ce foyer improvisé, devisant joyeusement et contant les péripéties de notre aventure, nous nous réchauffons et faisons sécher nos vêtements détrempés.

Le lendemain matin je me rends sur les bords du lac où la tornade a fait le plus de ravages. J'examine attentivement des palmiers à huile, des essences similaires, des cocotiers, les uns en parfait état, les autres étêtés par l'ouragan. Pas de Goliaths !

Par contre, je trouve, à terre, trois *Archon centaurus*, dont deux mâles très développés. Je voudrais pousser plus avant mes investigations, en grim pant sur ces arbres ; mais je ne trouve pas au village la ceinture en écorce *ad hoc*, spécialement préparée pour ce genre d'ascension. Cependant, après la remarque de la veille, j'é mets l'hypothèse, fort vraisemblable d'ailleurs, que le *Goliathus giganteus* mâle, vit sur la cime des palmiers, tandis que la femelle, plus petite et dépourvue d'armature, se tapit plus bas vers le sommet du tronc. Au surplus, les extrémités antérieures des palmes, parfois pendantes, continuent aussi à adhérer au tronc, bien que celles-ci soient desséchées et tombées, et elles forment d'excellents refuges pour ces insectes.



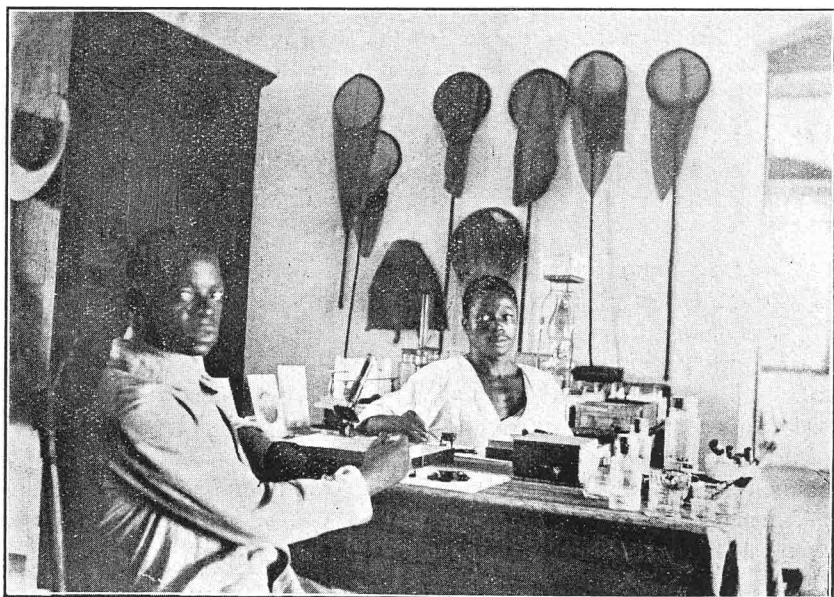
M. FAVAREL et ses chasseurs
(environs de Libreville, Gabon).



A l'orée de la forêt, chasseurs prospectant
(environs de Libreville, Gabon).



M. FAVAREL à la descente de la plateforme, à Lambaréné (Ogooué Gabon).



Lambaréné (Ogooué Gabon). Préparateurs classant les chasses.